CULTURE - libres échanges le 8 Décembre 2011

(/culture/rencontre-avec-le-photographe-stanley-greene-485489)

Stanley Greene brandit la version russe de son ouvrage biographique « Black Passport » au Salon du livre de Bayeux (Calvados) en octobre 2011

Rencontre avec le photographe Stanley Greene

***Libres échanges*. Photographe résolument iconoclaste qui met à jour nos contradictions, une sorte d'écorché vif qui s'entête à s'introduire dans les plaies encore béantes qui saignent et hurlent leur douleur, parfois silencieusement, dans tous les coins du globe. Explorateur infatigable d'un monde abandonné a lui-même, pourfendeur mélancolique de la folie des hommes, il trimballe la mort et la misère comme des bagages encombrants qui le poursuivent sans trop lui laisser le choix.**

Juge implacable de la condition humaine, il traduit a la fois les renoncements inacceptables qui s'imposent sous nos yeux et les défis majeurs qui attendent l'humanité. Son objectif est paradoxalement une arme de paix qui part en guerre contre les circonstances que nous avons trouvé et qui ne sauraient se maintenir éternellement. nous côtoyons a la fois un désenchantement profond et un refus radical, de par la violence symbolique ou physique suggérée par le images, de l'état de chose existant. le génie artistique dialogue ici en permanence avec les méandres de l'âme et le poids lourd de notre responsabilité et de nos manquements ».

--> L'exposition *Entre chien et loup* est à voir à la Galerie "la Petite Poule noire", jusqu'au 23 décembre, dans le 11eme arrondissement, 12 bvd des Filles du Calvaire, du mardi au samedi.

Stanley Greene, ancien Black Panther issu d'une famille américaine définitivement progressiste, ce début dans la vie n'est pas banal...

Stanley Greene. Effectivement. Mon père était communiste, davantage intéressé par le concept que par une réflexion réelle sur l'application effective de ce concept. Il lisait Karl Marx, qui a dit des choses essentiels tandis que

SOUSCRIPTION

Mon compte humanite.fr

Nom d'utilisateur ou email : *

Mot de passe : *

Garder ma session ouverte

Se connecter

Créer un nouveau compte Demander un nouveau mot de passe

dans le même temps, les contemporains qui ont tenté, en Russie par exemple, de donner «corps» à sa pensée ont tôt fait de donner une tournure pour le moins sclérosée à ses textes, à sa vision. Occultant au passage les évolutions nécessaires à apporter à cet idéal. Il faut aussi considérer que le communisme en Amérique est différent de tous les autres, on flirte plus avec l'idée que la compréhension studieuse et rigoureuse de cette doctrine, ou ses applications réelles. L'« intelligencia » américaine vivait la chose de manière plutôt romantique. Ce qui n'a cependant pas empêché mon père d'être « blacklisté » par le gouvernement de l'époque. Ronald Reagan et ses amis se sont arrangés pour évincer les progressistes américains de cette période, entrant dans une folle «chasse aux sorcières». Dans ce contexte mon père a pourtant obtenu 2000 voix à une élection locale importante, avec le soutien du parti travailliste et un engagement syndicaliste fort et remarqué. Le paradoxe est que mon père, à sa mort, a obtenu les honneurs militaires. Car il croyait malgré tout aux Etats-Unis tout en vilipendant le gouvernement américain et ses positions d'alors. Il n'était cependant pas anti-patriotique. Une pratique également très courante de la part des conservateurs consistait à fustiger de « communistes » tous les acteurs de la vie politique, socialistes ou non, qu'ils voulaient écarter du pouvoir pour mieux se l'approprier. On le constate encore aujourd'hui quand on veut faire passer Barack Obama pour un grand homme de gauche alors qu'il incarne davantage le centre de l'arc politique américain, être noir n'implique pas être de gauche. Il faut refuser ces réductionnismes et le danger que représente de telles déductions logiques brutales et arbitraires. Je suis encore persuadé que l'Amérique est très conservatrice et croyante. Quand tu as ces deux idées en tête, tu comprends comment et pourquoi le discours ambiant qui existe sur place permet aux américains de se convaincre eux-même que l'exploitation, par le travail et la concurrence, est un bénéfice pour la société, un bien fondé. Il y a donc une sorte de masque derrière lequel se cache cette Amérique qui continue de prétendre oeuvrer pour le bien de tous tandis que, une fois ce prétexte levé, on constate que tout se décide en fonction d'agendas et de « désidératas » qui arrangent surtout les grandes entreprises. Le capitalisme demeure le meilleur moyen, et le plus efficace, d'endormir les gens, d'amuser les foules avec quelques réseaux sociaux… pour mieux les contrôler et tirer le maximum de profits dans cette course. On le constate avec les émeutes récentes qui ont eu lieu à Londres : l'organisation spontanée des gens qui ont participé à ce mouvement a pris de cours les forces de l'ordre, les policiers ont été complètement dépassés par ce réveil à la fois surprenant et phénoménal. Et paradoxalement tout cela n'aura jamais connu une telle ampleur sans l'intervention de ces mêmes médias sociaux. Reste qu'avec le développement croissant des blogs etc… la non-vérification des informations et des sources s'installe et m'inquiète particulièrement. Il faudrait selon moi revenir au principe implicite du journalisme qui vise à valoriser les cinq fondamentaux, à savoir la règle : « Who, what, when, where, why ? » (Qui, quoi, quand, où, pourquoi ?). Il faut répondre à ces questions et les vérifier.

(http://www.humanite.fr/sites/default/files/vignettes/greenesite.jpg)

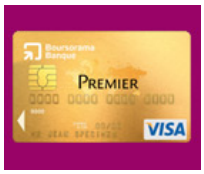
Vous abandonniez il y a quelques années la photographie de mode pour vous consacrer pleinement à l'activité de photo-reporter, cela correspond-t-il a une quête de sens dans l'acte photographique ?

Stanley Greene. Avant même la photo de mode, j'ai commencé par photographier la scène punk-rock qui a émergé pour une bonne part dans les écoles d'art. Je suis plus tard venu au photo-reportage à la fois par chance et par accident. J'ai presque envie de dire que j'avais un appareil photo autours

Les rendez-vous de l'économie sociale et solidaire

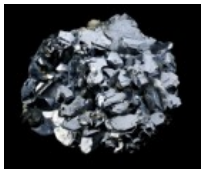
Abonnement à la newsletter

Votre email | Abonnement



STOP aux frais bancaires!
Visa Premier gratuite + 80 € offerts à l'ouverture d'un compte ! Sans frais supplémentaires.
» Cliquez ici

Un iPhone pour 16€ ?
Des clients français obtiennent 90% de réduction grâce à une astuce extraordinaire
» Cliquez ici



Investissement Métaux
240% par an en moyenne ces 2 dernières années. Découvrez l'investissement dans les Métaux Rares
» Cliquez ici

Publicité Ligatus

libres échanges www.humanitejeunes.fr

du cou et que ça a commencé comme cela.

Ce champ là du photo-reportage vous épanouit-il davantage ? Si nous considérons que vous avez fait de cette approche un choix personnel et artistique qui vous engage de manière à la fois totale et durable.

Stanley Greene. Ce qui me passionne, c'est fondamentalement ces petits puzzles que je rassemble pour former des récits. J'ai aussi besoin d'être en contact avec la mort et la misère qui sont des histoires qu'on ne raconte pas ou peu. La rencontre avec eugène smith (un des photojournalistes les plus anciens et talentueux) a aussi été décisive.

Une critique sous - jacente de votre travail consiste à dénoncer la « militarisation » du Monde (voir reportage en Tchétchénie), est-ce un moyen de prolonger votre engagement de jeunesse ?

Stanley Greene. Très probablement si je rappelle que, dans un premier temps, je me suis engagé auprès de « grassroots » dans le Michigan, après quoi je me suis rangé sous le drapeau de rassemblements américains qu'on dirait « gauchistes » , activistes ou anti-système propres aux années 60/70, vent debout contre la guerre du Vietnam. C'est aussi à cette période que Jesse Jackson a fini par être « instrumentalisé ». Il y avait beaucoup d'agitation populaire, l'âme de la rue prenait la parole, délivrait son message et la question du féminisme émergeait dans les débats. Il y avait des tendances plus radicales qui s'engageaient dans des sabotages, attaques à la bombe… Accointances politiques et émergences musicales rythmaient mon quotidien, je gravitais autour de cette ambiance là. Nous possédions aussi un journal qui faisait office de « paravent » et relayé aussi bien nos activités que nos aspirations.

Vous photographiez sans complexe des scènes de guerre, que répondriez-vous à la grande question, que doit-on et que peut-on photographier ? Quelle est votre position sur ce sujet ? Peut-on figer l'intolérable ?

Stanley Greene. Je me suis toujours refusé de photographier une exécution. C'est ma limite. C'est trop choquant *en soi*.

Précisément, pensez-vous que certains de vos clichés, dont certains sont très déstabilisants par la violence qu'ils suggèrent, peuvent représenter une sorte de provocation, ne serait-ce que pour le regard. Cherchez-vous à éclairer, un peu obstinément, une réalité qu'on voudrait taire mais qu'il faut pourtant montrer ?

Stanley Greene. Pas de problème, je peux bien gâcher une journée de vie (rires). Plus sérieusement, je suis tout à fait tranquille avec le fait de pousser les gens dans leurs retranchements et leur imposer de voir ce qu'ils ne veulent pas voir. Cela peut les mettre mal à l'aise mais en même temps cette réalité est là. Je ne supporte pas non plus et pour exemple ce « fantasme » autour du viol ou des assassinats que je vais vous expliquer. On montre en effet énormément cette imagerie dans les films et dans les livres d'une manière tout à fait banalisée. Mais quand cela est dénoncé de manière plus franche et sans filtre, quand ces crimes vous sont dépeints sous les yeux, à cet instant plus personne ne veut les voir. Dans la vie réelle on veut effacer de notre mémoire cet aspect là des choses alors qu'il s'impose au présent. Mais au cinéma, alors que ces scènes sont omniprésentes, ça ne choquera pour ainsi dire jamais. Cette mauvaise-foi me fascine…

A titre individuel, comment parvenez-vous à lutter contre ce « marqueur » ou la trace laissée par cette violence dont vous avez été tant de fois témoin ?

Stanley Greene. Rock'n Roll ! (rires) La musique est ma drogue. Ma mère adorait le champagne, les framboises, les Doors et Dylan. Elle m'a transmis le goût de la musique. C'est devenu mon propre échappatoire.

S'accoutume-t-on de côtoyer et d'approcher si près la mort ?

Stanley Greene. Quand je décide de partir je suis serein car je me suis fixé préalablement un objectif (couvrir un conflit) et je garde ce cap. Au moment où je reviens c'est en revanche beaucoup plus difficile, c'est cette peur du retour que j'appréhende comme un terrible effet de « boomerang ». Généralement, cette ré-adaptation à la vie normale est très peu commode car les gens que je retrouve mènent une existence diamétralement opposée à celle dans laquelle

TOP 5 DES RECHERCHES avec Orange

1. julien dray
2. site parodique le gorafi
3. tirage mardi euro million
4. carriere ian thorpe
5. vol de donnees orange

Proposé par le moteur orange

j'ai été immergé. Je dois affronter alors de grandes contradictions. Il y a un vice à cela, c'est l'adrénaline qu'on cherche à relancer et cette aventure à la fois effrayante et enivrante qu'on veut chaque fois renouveler. La photographie revêt en ce sens un aspect addictif.

D'autres liens sur le photographe :

http://www.polkagalerie.com/photographes/23_Stanley_Greene
(http://www.polkagalerie.com/photographes/23_Stanley_Greene)

http://www.lapetitepoulenoire.fr/index.php?/010/
(http://www.lapetitepoulenoire.fr/index.php?/010/)

http://www.noorimages.com/photographers/stanleygreene/
(http://www.noorimages.com/photographers/stanleygreene/)

Entretien réalisé par Nicolas Dutent, Hortense Pucheral et l'aimable contribution d'Isabelle Ziserman pour la traduction